

Un entretien avec... Germaine Tailleferre

Les biographies, disait Chesterton, devraient toutes débiter comme la Bible : « In principio... » Pourquoi dès lors ne pas commencer les interviews, voire les simples entretiens comme Peau d'Ane ? Cela donnerait quelque illusion sur le plaisir extrême que les autres prendront à les lire...

Il y avait donc une fois une petite fille, appliquée et turbulente, comme dans les histoires. Et cela se passait au temps où les petites filles portaient des robes à volants et de grands papillons de ruban dans les cheveux. Celle-ci, haut perchée sur un tabouret, faisait des gammes — « passez le pouce, Mademoiselle ! » — ou des exercices dont le progressif usage devait faire accéder, disait-on, au Parnasse. Mais il s'agissait bien du Parnasse ! Le salon un peu sombre — époque peluche — donnait de plain pied et en pleine lumière sur un jardin heureux, avec des plates-bandes de primevères et de myosotis dans des cadres de buis. Ainsi de temps en temps, — « en mesure, Mademoiselle ! » — le mécanisme de la petite échappait-il à l'inflexible métronome, et son esprit aux leçons de virtuosité de Muzio Clementi.



Germaine Tailleferre

Vous croyez avoir trouvé ? Cette précoce pianiste, c'est la jeune Chouchou, orgueil du Children's Corner que hanta Debussy. Et bien, pas du tout ! Les jours sont loin où, entre le *Jimbo* en feutre et la *Poupée* aux sérénades, on regarde la Neige danser aux vitres. Et sachez mieux tous les prestiges du jardin : on y joue, en plein air, à des jeux libres et bruyants, comme *Cache-cache Mitoula* ou bien *Tirelitentaine*; échappés d'un livre d'images, de bons sauvages couleur de pain d'épice, y font des danses sur les pelouses ; et certains soirs, on y voit même apparaître un délicieux Prince charmant, coiffé en coolie chinois et portant deux cages pleines d'oiseaux bleus.

Avais-je espéré vraiment que Germaine Tailleferre allait me dire, tout de go,

— Mais, Monsieur, la petite fille, c'était moi...

Non, tout de même. Enfance, jardin secret. Qui donc en irait pousser la porte au visiteur indiscret et importun, porteur d'un eversharp aiguisé et d'un carnet lourd d'insidieuses questions ? Ainsi se contente-t-elle de me dire très simplement :

— A quatre ans, Monsieur, je jouais du piano...

Influence internationale de la boîte à pantins de *Petrouchka* comme le veut Paul Morand ? Ou plutôt harmonieux caprice de femme blonde ? L'ameublement du studio de Germaine Tailleferre s'accorde tout-à-fait à l'ébène du piano multipliant le reflet d'argent d'une lampe en boule panoramique et le reflet de jonquille des livres de la bibliothèque. Elle-même s'est assise entre la corolle noire de son téléphone et une grosse touffe de roses en boutons. Je pense au mot délicieux de Milhaud : « Une musique de jeune fille qui sent bon... »

Petrouchka, Milhaud : Germaine Tailleferre me parle maintenant de ses admirations en musique.

— *Je n'ai aucun choix à faire dans Strawinsky. Tout y est d'un maître ouvrier. Et je ne dirai jamais assez mon amitié pour Milhaud, ferveur et abondance inépuisables, ni pour Poulenc, source fraîche et chantante... C'est au Conservatoire que je connus Milhaud.*

Je complète : car la sincère modestie de Germaine Tailleferre laisserait facilement ignorer qu'elle y fut forte en thème dans les classes d'accompagnement d'Estyle, de contrepoint de Caussade, d'harmonie de Dallier. Quant à la composition...

— Mais je me composais de tout temps, me dit-elle. Au fond, n'est-ce pas ? la composition ne s'apprend pas. Ainsi avais-je déjà un petit bagage — un Quatuor, un Trio, — lorsque Milhaud me présenta à Satie. Ce fut alors, vers la fin de la guerre, cette petite aventure des Nouveaux Jeunes. A la rue Huyghens, on joua le Scherzo de mon Quatuor à cordes.

Qu'importe si, dans les *Mariés de la Tour Eiffel* (1921) qu'elle allait bientôt musiquer pour les Ballets Suédois, subsiste quelque influence satieiste. Qu'importe aussi si l'on crut entendre quelques rappels milhaudiens dans l'*Andante* de sa *Sonate pour violon et piano*, jouée par Cortot et Thibaud en 1922, au Vieux Colombier, puisée dès l'année suivante, Rolf de Maré allait lui demander, sur un texte et dans des décors d'Hélène Perdriat, *Le Marchand d'Oiseaux* ?

— *Ouvrage d'un printemps*, me dit-elle : on m'avait commandé cela en avril. Mi-mai, la partition était terminée. Un jeu, mais combien délicieux pour moi ! Comme je m'amusai à donner à ces petits personnages une simple raison d'être et de danser ; à leur distribuer une Pavane, fut-elle un peu ravellienne, ou une Valse, fut-elle un tantinet viennoise.

Comme on voudrait envoyer ce *Marchand d'Oiseaux* à tous les mercantis de la grande musique.

Cette partitionnette parut à une époque un peu trouble, quand l'œuvre la plus anodine se métissait, entre Schoenberg et le jazz, de polytonalisme et d'écriture verticale. Les Six passaient même pour chercher une formule. Ainsi Germaine Tailleferre se damne-t-elle, disait Vuillermoz, avec les charmantes hérésies que prétendent détruire les Inquisiteurs de l'Ecole. Heureuse damnation ! Relisez : cette musique a l'âge des plus belles illusions.

Les dons charmants dont elle fait preuve auraient pu rendre Germaine Tailleferre sans rivale dans la fabrication de sucreries à l'usage des salons de dégustation musicale. Mais elle a l'ambition d'être mieux : une musicienne. Cette juvénile fraîcheur, cette spontanéité amusée, elle la coulera dans la vieille forme classique de la sonate, qui contient tout et où l'on peut tout chanter. Ainsi est-ce deux *Concerti* qu'elle nous donne, et du modèle le plus traditionnel du monde : l'un pour piano (1924) ; l'autre pour harpe (1926).

Je n'aime point mettre de littérature dans ce que je fais, dit-elle. La vie a ses soucis.

— Goethe disait : musique, c'est délivrance.

— Comme il avait raison !

Et ces deux *Concerti*, qu'est-ce encore sinon des jeux, voire des jeux innocents. Font-ils appel à quelque folklore enfantin ? Non pas. Germaine Tailleferre ne cite ni : « J'ai du bon tabac », ni le « Pont d'Avignon ». Elle fait mieux. Elle crée naturellement le don d'enfance, la grâce juvénile, le vif primesaut et la joie du plein air. Tous les plaisirs, sauf le sombre plaisir d'un cœur mélancolique. A peine l'Adagio rêve-t-il, mais d'une rêverie sans amertume et qui garde le goût de celle de l'enfance. Et c'est de cet Adagio-là que Caplet (puisse la modestie de Germaine Tailleferre me pardonner cette indiscretion !) que Caplet disait dans une de ses lettres : « Cela n'est pas moins beau que du Bach.

Oublions Milhaud et Satie aux influences épisodiques. Pour définir la musique de Germaine Tailleferre, c'est Bach qu'il faudrait évoquer avec son sens constructif — le retour à Bach de tous nos contemporains — puis quelques petits maîtres du XVIII^e, avec leur sens du joli. Or, c'est ce XVIII^e qui allait l'inspirer librement dans ses deux œuvres suivantes : dans les *Six Chansons* d'abord, où elle met le même primesaut sans scrupule à chanter le doux ami et le tendre sentiment.

— De tout ce que j'ai fait, ajoute-t-elle en tenant l'accord final, rien ne me satisfait mieux.

— Pas même ce ballet que vous prépariez pour Diaghileff ?

— Pas même, quoiqu'il m'amusât beaucoup. Le titre ? La Nouvelle Cythère. Le sujet ? Quelques épisodes choisis dans les Voyages autour de la Terre, de Bougainvilliers, le Paul Morand de ce temps-là. Des forêts ordonnées comme le bosquet de Vertunne, habitées par des sauvages à l'âme sensible, dansant sur de petites musiques Louis quinzième. Le licenciement des Ballets Russes me laisse cela sur les bras. Peut-être Rouché hébergera-t-il cette petite œuvre, pour laquelle Moulaert tarde un peu à établir un décor...

— Avez-vous d'autres projets ?

— Celui de tout le monde : d'écrire un opéra-comique. Mais il est encore lointain,

celui-là : à peine les librettistes en sont-ils choisis. Un projet plus proche ? Une Ouverture — mais pour ne rien ouvrir, ce n'est pas la peine — une Ouverture qui deviendra peut-être un Prélude et une Fugue d'Orchestre.

Grave prétexte, vous semble-t-il. Mais ne craignez rien. Le Prélude ouvrira sur un jardin enchanté et la Fugue sera celle qu'on fait au grand soleil, parmi les plates-bandes fleuries, loin du morose clavier où les petites filles et les grandes — en mesure, Mademoiselle ! — font des gammes.

Jose BRUYR.